

L'Instruction Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE Gravures: Halte de Chevaux à Hastière, d'après un tableau de P. Vandervin. - Gérard d'Avesnes exposé sur les Remparts d'Arsur, d'après Gustave Doré. - Dans l'Antichambre du Médecin, d'après M. Frédéric Hiddemann. - La Culture artificielle du Champignon.
TEXTE. Nos Gravures. Farceur et Aspirant-Mari. Nouvelle. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Coup de Jarnac. - Causerie: Faire attendre et savoir attendre. - Beaux Arts. - Les Vitraux colorés du Moyen-Age. - Une Mystification de Richard Wagner. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 14.

— 9^e ANNÉE —

8 Février 1879

NOS GRAVURES.

HALTE DE CHEVAUX A HASTIÈRE.

Que de simplicité, que de naturel, dans le joli sujet que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs, d'après le tableau du peintre Vandervin! Et le coin de terre que

l'artiste a choisi pour y placer la scène de la „Halte de Chevaux” en rehausse davantage le charme délicieux.

Hastière, en effet, présente un des sites les plus agréables et les plus pittoresques de la province de Namur.

Dans cette province, il y a deux villages du nom de Hastière; l'un, situé sur la rive droite de la Meuse, porte la dénomination de Has-

tière-Lavaux; l'autre, sur la rive gauche de ce fleuve, a le nom de Hastière par-Delà. Ces deux communes comptent de nombreuses carrières de marbre rouge et noir, de pierres à bâtir et à chaux, et l'industrie consiste dans l'exploitation de ces carrières.

Ces localités, qui ne formaient jadis qu'une commune, ne sont pas privées de souvenirs historiques.



HALTE DE CHEVAUX A HASTIÈRE, D'APRÈS UN TABLEAU DE P. VANDERVIN,
reproduit par la Société royale belge de Photographie.

C'est là que les bateaux étrangers, à leur entrée dans le pays, devaient acquitter des droits dûs à l'empereur d'Autriche. Il y avait aussi, sur la rive droite de la Meuse, une célèbre et ancienne abbaye, dont la fondation remontait au X^e siècle, et qui fut dévastée et brûlée en 1568 par un parti de Calvinistes, envoyés en France au secours du prince d'Orange, chef des révoltés dans les Pays-Bas. Il en reste encore de curieux débris.

Le tableau que nous reproduisons a obtenu au salon de Bruxelles de 1878 un légitime succès.

GÉRARD D'AVESNES EXPOSÉ SUR LES REMPARTS D'ARSUR.

Cette planche, si imposante, est tirée de l'Histoire des Croisades, illustrée par Gustave Doré, et représente un de ces mille épisodes dramatiques qui signalèrent les grandes guerres de l'Occident contre l'Islamisme. (1)

Arsur, ville maritime, située entre Césarée et Joppé, refusa de payer aux chrétiens le tribut imposé; Godefroid de Bouillon et ses chevaliers, pour réduire la place rebelle, vinrent en faire le siège; plusieurs assauts furent livrés, et Assur allait tomber aux mains des Croisés, quand les assiégés eurent recours à un moyen, qui, pensaient-ils, devait les sauver.

Ils placèrent devant la muraille même vers laquelle se dirigeaient les coups des chrétiens, un immense pieu, sur lequel était attaché en croix, Gérard d'Avesnes, chevalier belge, qui avait été livré en otage par Godefroid de Bouillon.

A la vue d'un trépas aussi horrible, et sans gloire, l'infortuné Gérard poussa des cris de douleur et supplia Godefroid de le sauver. L'âme héroïque du chef des Croisés s'émut à un spectacle aussi cruel; mais il n'osait racheter la vie de son malheureux compagnon par une trahison à ses devoirs; il exhorta vivement Gérard à mériter la palme du martyr; d'Avesnes, aux paroles de Godefroid, sentit son courage renaître; il se résigna à la mort et demanda à ses compagnons des prières pour le repos de son âme.

Cependant le brave Gérard d'Avesnes ne devait pas mourir.

Les habitants d'Arsur, touchés de sa constance et de sa résignation, le détachèrent du mât auquel il était attaché, et le renvoyèrent, sur un beau palefroi, au roi de Jérusalem.

DANS L'ANTICHAMBRE DU MÉDECIN.

Petit Jean a eu toute la nuit un violent mal de dents; le matin arrivé, sa mère lui met ses plus beaux habits et l'envoie, en compagnie de sa sœur, chez le médecin du village.

Quoique le ciel soit limpide comme un lac, la bonne femme a voulu que ses enfants se munissent d'un énorme riflard; elle les a pourvus aussi d'un petit panier rempli de provisions.

Après une heure de marche, nos jeunes campagnards arrivent à la porte de l'Esculape villageois. Une servante vient ouvrir, et les introduit dans une pièce toute inondée de soleil et de lumière. Les enfants osent à peine avancer sur le plancher ciré, chaque meuble est pour eux une merveille dont ils ignoraient jusque-là l'existence.

Mais, ô surprise! tout-à-coup un gros oiseau blanc, juché sur un perchoir, crie à tue-tête: „Bonjour, les amis!”

Pour le coup, petit Jean oublie qu'il souffre, qu'il a des dents malades, des joues enflées. C'est que tous, — petits, grands et vieux enfants de ce monde, — la nouveauté et la surprise nous ôtent le souvenir des longues heures que nous avons passées dans la douleur et dans les larmes!

(1) Notre éditeur publie en ce moment une magnifique édition flamande de ce chef-d'œuvre historique et artistique.

L'édition française coûte 200 francs. L'édition flamande renfermera également 100 gravures de grand format, tirées sur papier de luxe et dues au crayon de Gustave Doré, ne coûte que 75 centimes la livraison et sera complet en 50 livraisons.

Nous engageons tous nos abonnés à examiner cet ouvrage, dont la plupart des libraires sont dépositaires et possèdent la 1^{re} livraison qui vient de paraître.

LA CULTURE ARTIFICIELLE DU CHAMPIGNON.

Quand il s'agit de son bien-être, l'esprit de l'homme ne connaît point de bornes; il scrute la nature, dont il sait assujettir les moindres éléments et les soumettre à sa domination.

C'est ainsi que l'humble champignon, dont les principales espèces offrent cependant tant de dangers, a été tiré de son obscurité pour faire l'ornement de nos tables et les délices des gourmets.

Décrire toutes les formes sous lesquelles il est présenté par l'art culinaire, serait impossible. En Hongrie, on le réduit en poudre, en Italie, on le mélange à différents légumes, ce qui lui enlève toute sa saveur. Si quelques personnes, dont le goût est probablement perverti, le trouvent indigeste et fade, il a l'honneur d'avoir des partisans résolus et de plus en plus nombreux.

Le champignon est l'objet d'un commerce très-étendu. Il se vend annuellement sur les marchés de Paris de huit à dix millions de petits paniers renfermant ce précieux légume, et valant près de deux millions de francs.

On sait que le champignon est soumis à une culture artificielle; on les met en couches dans des caves et lieux humides; des lits composés de terreau et de fumier sont préparés à cet effet. Cette culture, bien entendue, peut produire un rendement considérable et fait l'objet d'une industrie très-importante, d'autant plus qu'elle permet d'avoir des champignons frais à toute époque de l'année.

FARCEUR ET ASPIRANT-MARI.

Nouvelle.

(Suite et fin, voir p. 102.)

V.

Donc, voilà notre Arthur en présence du major Bourdyeux.

Un formidable juron expira sur les lèvres du vieux militaire, lorsqu'il reconnut dans son visiteur le facétieux personnage. Puis il croisa moralement la battonnette, fronça les sourcils et attendit sans ouvrir la bouche, en roulant des yeux irrités.

— Major, dit Arthur après un salut rigoureusement poli, vous paraissez étonné...

— Ça se peut.

— Eh bien! j'espère que le but de ma démarche vous étonnera moins.

— Voyons!

— Vous êtes laconique, monsieur Bourdyeux, je serai bref et clair.

— Je suis ce que je suis... Au fait, s'il vous plaît.

— Je ne vous dirai donc pas que vous avez une nièce charmante; mais, en deux mots, que je vous la demande en mariage.

— Pas de mystification, monsieur! s'écria le grognard devenu rouge de colère. En vous voyant entrer, j'ai deviné que vous vouliez me jouer quelque tour de votre façon. Sachez, monsieur, que je suis disposé à couper les oreilles à quiconque osera se moquer de moi!... Entendez-vous, monsieur le farceur?

Nous faisons grâce au lecteur de la collection de jurons militaires qui accentuaient ce refus formel, car le major Bourdyeux ajouta que jamais loustic n'épouserait sa nièce.

— Et j'entends qu'on la respecte mille fois plus que moi-même, monsieur! Et tenez-vous pour dit qu'un mot de votre part sera désormais une insulte à mes yeux.

— Mais je l'aime! disait Arthur.

— Je n'en crois rien.

— Je l'aime de tout mon cœur!

— Je m'en moque!...

— Et je crois que mes sentiments sont partagés!

— Insolent!

Le jeune homme se croisa les bras avec résignation.

— Il me semble, monsieur, poursuivit le major exaspéré, que mon refus est net et positif.

— Ce n'est pas une raison pour m'injurier, dit Arthur, et vous me permettez...

— Je ne permets rien!... Et n'ouvrez pas la bouche de tout ceci... Je le défends!

Notre héros s'échauffait de son côté.

— Très-bien, dit-il, dans une demi-heure vous aurez de mes nouvelles!

Il sortit, et moins d'une demi-heure après le vieil officier recevait une lettre ainsi conçue:

„Monsieur,

„La demande que j'ai eu l'honneur de vous faire était sérieuse. Vous ne m'avez pas écouté, vous ne m'avez pas compris, et vous m'avez insulté. En conséquence, de deux choses l'une: ou vous m'adresserez des excuses qui me permettront de renouer les négociations et de recevoir, s'il le faut, un refus, mais un refus convenable et poli, ou vous voudrez bien me rendre raison de vos paroles injurieuses. — Agréez, etc....”

La réponse fut catégorique:

„Non! non! mille fois non! Ne plaisantez pas avec le duel, monsieur! Ne m'écrivez plus! ne m'adressez plus la parole! et ne regardez pas ma nièce, ou vous me forcerez à en venir à de fâcheuses extrémités.”

Arthur de la Gaillardière écrivit une lettre de quatre pages qui lui fut renvoyée cachetée. Il chercha des témoins pour son duel avec le major Bourdyeux; mais il n'en trouva pas. Chacun se croyait l'objet d'une mauvaise plaisanterie; personne ne se souciait de s'exposer, d'une part, à la colère du vieux grognard, de l'autre, au ridicule qui rejaillirait sur l'entremetteur d'un combat imaginaire.

— C'est dommage, cependant, disait la galerie; notre farceur nous préparait certainement quelque bon plat de son métier.

Arthur, outré, pensa bien à souffleter publiquement le major pour l'obliger à lui rendre raison; mais il vint à réfléchir que tout le monde lui donnerait tort, que son adversaire était au demeurant l'un des braves les plus estimables du pays. Du reste, Elisabeth ne daignait plus lever les yeux sur lui.

Après un mois d'ennuis toujours renaissants, il apprit que la „vignette anglaise” partait pour la campagne, avec l'intraitable major et avec M. Mercillot, jeune officier de cavalerie, ami de la famille.

V.

Notre héros passa une troisième soirée à philosopher. Clara et Lucile étaient sœurs; Arthur résolut cette fois d'écrire à M. Descases, leur père, une lettre raisonnée, et, le lendemain, il produisait un chef-d'œuvre.

S'il est vrai que le style soit l'homme, la réponse de M. Descases doit donner à juger de son esprit et de son cœur. Elle nous édifiera sur le chef-d'œuvre d'Arthur, qui la reçut en rentrant chez lui, et ne la décacheta point sans quelque émotion. Voici cette missive:

„Mon cher Neveu,

„J'aime à penser, en effet, qu'on s'est généralement mépris sur la nature de vos intentions matrimoniales; mais vous conviendrez que votre genre comique, burlesque, je dirai même grotesque, — vous visez à ce triste effet, — vous conviendrez, dis-je, mon cher neveu, — ceci soit dit entre nous, — que vos farces de mauvais goût devaient causer les erreurs dont vous êtes justement la victime, et contre la pareille desquelles vous tâchez de me prémunir.

— Ouf! murmura Arthur après avoir lu sans sourciller cet exorde indigeste.

„Comment pouvez-vous supposer, mon cher neveu, qu'une démarche quelconque de vous soit susceptible d'être prise tout-à-fait au sérieux?...

— Animal! interrompit le lecteur.

„La gravité est l'indice d'une organisation réfléchie, et vous péchez par une légèreté qui engendre le ridicule absolu.

— Amusez-les donc! ayez donc de la gaieté, de l'entrain et de l'esprit, pour être assommé par des sentences de cette taille!

„Feu votre père, mon digne cousin, était loin d'être un farceur opiniâtre comme vous; il ne dépensait pas sa vie à dire des balivernes, des riens, des bêtises, passez-moi le mot...

— Dieu du ciel! s'écria notre héros, voilà l'homme qui parle de bêtises!... Mais, mon oncle, je ne vous le passe pas du tout, le mot... Continuons!

„Votre père était un homme de sens rassis, qui parlait peu et riait moins encore. Si vous étiez tel que lui, je n'hésiterais pas à vous donner l'une ou l'autre de mes filles. Eh bien, sans ma femme, vous ne recevriez aujourd'hui d'autre réponse de moi qu'un refus péremptoire. Ma femme prétend que vous n'êtes pas un sot; je me plais à le croire, car elle a du jugement... Et c'est pourquoi j'ai lu, relu et pris en considération les ouvertures que vous m'avez faites avant-hier, touchant Lucile et Clara. Ma femme m'a engagé à me rappeler que vous possédez une fortune suffisante... C'est, en réalité, une circonstance des plus heureuses pour vous. Mais moi, je prétends que vous n'êtes rien, que vous n'avez pas de position, pas de carrière... Vous me comprenez, n'est-il pas vrai? Je ne veux pas donner ma fille à un homme sans consistance. Soyez quelque chose, tenez à un corps, à une administration, à une carrière sérieuse, et peut-être consentirai-je, si vous restez dans les mêmes intentions, à me laisser toucher par vos prières et par celles de ma fille aînée...”

— Quel beau-père j'ai là, si jamais je réussis! ajouta Arthur, non sans avoir lu la péroraison et la formule finale de son oncle Descases, passages à la hauteur du reste, mais qu'on juge inutile de transmettre à la postérité.

VI.

Après une visite à sa tante, qui l'encouragea de quelques mots, après une conversation avec Clara, qui se laissa facilement persuader que l'aspirant-mari l'avait toujours préférée à Lucile et à ses diverses cousines, notre héros mit sa cravate blanche et son habit noir, afin de se présenter en solliciteur chez le député de l'arrondissement.

Mais au seul mot de place, les sourcils de l'ami du ministère se froncèrent; il répondit sentencieusement:

— Je vous tiens pour un très-galant homme, monsieur de la Gaillardière; mais vous n'avez pas les qualités sérieuses qui sont nécessaires pour remplir un emploi du gouvernement.

Arthur reçut des réponses semblables de tous ceux dont il sollicita la protection; il s'épuisa en efforts de tous genres, en démarches persévérantes, et, pendant près d'un an, il remua ciel et terre sans avancer à rien...

Que voulez-vous? C'était un farceur, un loustic, un drôle de corps!

Mais Oscar de Guinet, homme nul et pédant, obtint une place avantageuse et se maria presque aussitôt avec Lucile.

Mais le lieutenant de cavalerie Mercillet, dont l'unique mérite résidait dans une paire de moustaches noires merveilleusement frisées, épousa Elisabeth Bourdyeux.

Un jour vint enfin où la sentimentale Clara, conformément aux volontés de son père, et même de sa mère, renonça, non sans quelques regrets, à son cousin Arthur; elle accepta la main et l'étude de maître Corriffard, le plus prosaïque et le plus grave des notaires de la province.

Ce que voyant, Arthur consacra une dernière soirée à méditer sur ses amours.

Et il se résigna décidément à rester garçon, à braver les gens sérieux et à profiter de l'esprit qu'il avait pour se venger des sots.

La moralité de cette très-véridique histoire se trouvant placée à son début, on la passerait sous silence, s'il n'était absolument nécessaire de rappeler à nos contemporains que la gaieté, l'esprit et la belle humeur d'Arthur de la Gaillardière furent l'origine de toutes ses infortunes, et entre autres de son célibat et de son état d'indépendance.

On invitera donc les jeunes gens qui veulent faire leur chemin à perdre la mauvaise habitude de rire, de plaisanter, d'être aimables dans le monde. Soyez sérieux! soyez graves! soyez pédants! ce qui ne gêne rien, et fussiez-vous de francs imbéciles, vous êtes sûrs de parvenir. Le royaume des cieus n'est pas le seul qui appartienne aux pauvres d'esprit.

* *

LES CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Il importe d'être bien fixé sur l'influence du climat au point de la longévité. Un fait bien établi, c'est que les pays septentrionaux, la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Angleterre, la Hollande, etc., ont produit, dans ces derniers temps, plus d'hommes avancés en âge, que la France, l'Italie, et surtout l'Espagne; cependant, un degré de froid trop considérable est nuisible à la santé, et amène non-seulement une impression douloureuse sur la peau, mais il engourdit et paralyse les extrémités nerveuses et arrête le mouvement des fluides, ce qui cause toutes sortes de maux. En Islande et en Sibérie, les hommes vivent tout au plus soixante ou soixante-dix ans.

L'état atmosphérique agit même sur l'intelligence humaine; il est certain que c'est dans les climats chauds et tempérés qu'elle a atteint le plus haut degré de supériorité; c'est là qu'on crée, partout ailleurs on ne fait qu'imiter; il est à remarquer que, si les hommes du Nord ont conquis le Midi, les opinions du Midi ont conquis le Nord.

En résumé, ce qui contribue le plus à prolonger l'existence, est une certaine conformité, sous le rapport du chaud et du froid, de la pesanteur et de la légèreté de l'atmosphère.

Voilà pourquoi les pays où le baromètre et le thermomètre sont sujets à des changements subits et considérables, ne sont jamais favorables à la durée de la vie.

Trop de sécheresse ou trop d'humidité nuit également; les îles et les presqu'îles ont été de tout temps le berceau de la vieillesse, et une grande cause d'insalubrité est la destruction des forêts, que remplacent trop souvent des marais. On va chercher quelquefois fort loin des régions chaudes pour guérir les maladies de poitrine; on ne peut mettre en doute l'heureuse influence de certains lieux privilégiés; il est cependant une remarque bien curieuse, c'est que la phthisie, qui existe fréquemment au Brésil, au Pérou, aux Antilles, en Algérie, en Egypte, reste presque inconnue dans les plateaux les plus élevés, à 1500 ou 2000 mètres au-dessus de la mer, tandis que sous la même latitude on la rencontre dans les régions inférieures.

On a fait l'observation que, dans presque toutes les grandes villes, la population riche se porte de préférence vers l'Ouest, et que ces villes s'agrandissaient ainsi de ce côté. On peut assigner à ces faits une cause juste: le vent qui fait le plus monter la colonne barométrique est le vent d'Est, et celui qui l'abaisse le plus est le vent d'Ouest; ainsi, tandis que le vent d'Est fait évaporer la fumée et les émanations nuisibles, le vent d'Ouest les entraîne avec lui; or, comme il souffle plus longtemps, il apporte vers l'Est tous les gaz délétères qu'il a rencontrés dans son parcours. C'est donc un inconvénient réel pour ces régions; les habitants qui sont à l'Ouest, au contraire, reçoivent un air léger, soit qu'il vienne purifié par le vent d'Est, soit qu'il arrive de la campagne par le vent opposé.

De quoi l'on doit conclure qu'il est raisonnable et utile de porter les habitations vers l'Ouest des villes, et de concentrer à l'Est les établissements d'où se dégagent des vapeurs ou des gaz nuisibles.

ÉLOY.

LE COUP DE JARNAC.

(Suite et fin, voir page 103.)

IV.

Les parrains des deux champions s'occupèrent ensuite de la concordance et de la vérification des armes défensives.

On apporta successivement devant l'échafaud du roi, au son des trompettes et des tambourins, les goussets de maille, les gantelets de fer, les brassards, les épauettes, les morions,

les boucliers d'acier et toutes les autres pièces de l'armure des champions. Lorsqu'elles eurent été mesurées, visitées et accordées par les parrains et les juges du camp, il fut ordonné qu'un des hérauts ferait le ban et le cri usités:

„De par le roi je fais exprès commandement à tous que sitôt que les combattants seront au combat, chacun des assistants ait à faire silence, et ne parler, tousser, n'y cracher, n'y faire aucun signe du pied, de main ou d'œil, qui puisse aider, nuire ni préjudicier à l'un ni à l'autre desdits combattants, pour quelque occasion et nécessité que ce soit, sans permission de messieurs les connestables et maréchaux de France, à peine de la vie.”

Et cela dit, les parrains emmenèrent les champions de leur tente. Jarnac, en qualité d'assailli, marchait le second, et faisait porter devant lui les armes défensives, à savoir: quatre épées et quatre dagues, deux grandes et deux petites.

Les deux adversaires, toujours précédés par les trompettes et les tambourins, firent le tour intérieur de la lice pour l'honorer par le dedans, et en passant devant l'échafaud du roi, ils s'agenouillèrent sur un carreau de velours et de drap d'or traînant jusqu'à terre; et prononcèrent l'un après l'autre le serment que le connétable leur dicta en ces termes:

„Moi, N..., jure sur les saints Evangiles de Dieu, sur la vraie croix de notre Seigneur et sur la foi du baptême que je tiens de lui, qu'à bonne et juste cause suis venu en ce camp pour combattre, et outre que je n'ai sur moi ni en mes armes, paroles, charmes, ni incantations desquelles j'aie espérance de grever mon ennemi, et desquelles je me veuille aider contre lui; mais seulement en Dieu, en mon bon droit et en la force de mon corps et de mes armes.”

Les combattants furent ensuite reconduits à leur siège en regard l'un de l'autre, et l'on procéda, sous les yeux du roi et des juges du camp, à l'accord des armes défensives. On admit les quatre daguettes époinçées et deux épées communes et portatives à la garde croisée et à pas d'âne; deux autres pareilles épées de provision furent remises aux mains du connétable pour en pourvoir celui dont l'épée se romprait dans la lutte.

Lorsque les deux champions, complètement équipés et armés, eurent été amenés au milieu de la lice, et que leurs parrains eurent pris congé d'eux, le héraut d'armes Normandie cria par trois fois: „Laissez-les aller, les bons combattants.”

Ils se précipitèrent alors l'un sur l'autre, s'abordèrent furieusement et se ruèrent plusieurs coups d'estoc et de taille.

Jarnac, qui depuis un mois avait pris des leçons d'un excellent maître d'escrime, s'était concerté avec lui pour étudier un coup secret qui devait infailliblement le faire triompher.

Au moment où La Châtaigneraie fondait sur lui avec impétuosité pour lui tirer une estocade, il lui porta le coup qu'il ménageait sur le jarret de la jambe gauche, à côté de la jointure du genou, et le frappa à deux reprises. La Châtaigneraie chancela, recula de quelques pas et tomba par terre, sans pouvoir se relever.

— Rends-moi mon honneur, lui dit Jarnac, et crie merci à Dieu et au roi de l'offense que tu as faite.

Puis, se tournant vers l'estrade royale:

— Je vous donne La Châtaigneraie, dit-il, prenez-le, Sire, et que mon honneur me soit rendu. Ce ne sont que nos jeunesse qui sont cause de tout ceci. Prenez-le, Sire, je vous en supplie.

V.

Comme le roi continuait à garder le silence, Jarnac s'avança alors de nouveau vers son adversaire, se jeta à genoux, leva les mains et les yeux au ciel, et dit en frappant de son gantelet contre sa poitrine: „Domine, non sum dignus.”

Tandis que Jarnac exhortait le vaincu à se reconnaître, et à demander pardon au Créateur, La Châtaigneraie, malgré sa blessure mortelle, fit un dernier effort, se souleva sur un genou et s'efforça de porter une estocade à son en-

nemi. Jarnac esquiva le coup et lui tendit son épée en lui disant :

— Ne bouge pas, je te tuerai.

— Tue-moi donc, lui répondit-il avec rage.

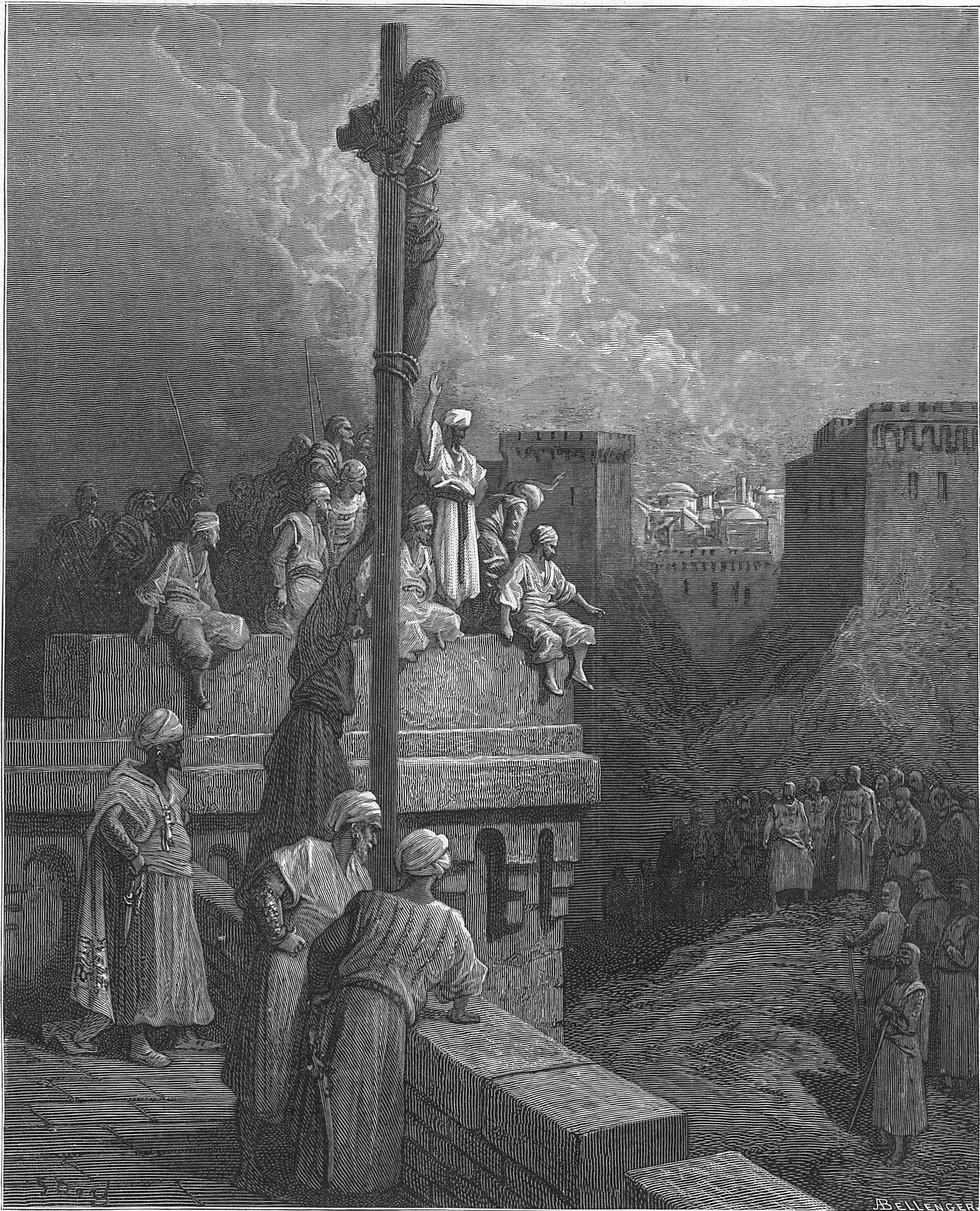
Et il retomba par terre.

Jarnac supplia de nouveau le roi d'épargner la vie de La Châtaigneraie.

— Prenez-le, s'écria-t-il, je vous en conjure, je vous le donne pour l'amour de Dieu, puisqu'autrement vous ne le voulez prendre.

Henri II, consterné, gardait le silence. Jarnac retourna vers son adversaire et l'invita pour la troisième fois à se repentir.

— Châtaigneraie, mon ancien compagnon, reconnais ton Créateur et soyons amis.



GÉRARD D'AVESNES EXPOSÉ SUR LES REMPARTS D'ARSUR, D'APRÈS GUSTAVE DORÉ

Il attira en même temps du bout de son épée celle que La Châtaigneraie avait laissée échapper et qu'il cherchait à ressaisir, et lui enleva aussi une dague qui était sortie du fourreau. Après avoir remis ces armes entre

les mains du héraut Angoulême, il recommença encore à conjurer le roi de se laisser fléchir. Les juges du camp unirent leurs prières aux siennes en disant :

— Sire, prenez-le, puisqu'il vous le donne ;

si vous ne voulez l'accepter, il le tuera, et ne fera que son devoir.

Le roi, ému de pitié, demanda à Jarnac :

— Me le donnez-vous ?

— Oui, sire, répondit-il, je vous le donne

pour l'amour de Dieu et de votre majesté.

Henri II, s'adressant alors au connétable, ordonna d'enlever La Châtaigneraie, qui s'était évanoui et perdait son sang à grands flots. Quatre gentilshommes de sa compagnie l'em-

portèrent hors du camp et le déposèrent dans une tente qu'il avait fait dresser dans le voisinage pour y célébrer sa victoire par un festin magnifique. Lorsqu'il revint à lui, les apprêts de fête qui l'entouraient lui rappelèrent sa

forfanterie et la honte de sa défaite. Il arracha le premier appareil que l'on avait mis sur sa blessure, et après avoir perdu tout son sang en quelques minutes, il expira, sans éprouver d'autres sentiments que la confusion et le



DANS L'ANTICHAMBRE DU MÉDECIN, D'APRÈS FRÉDÉRIC HIDDEMANN.

désespoir. Il n'était âgé que de vingt-six ans.

Cependant Jarnac, resté dans la lice, refusa les honneurs du triomphe, et ne voulut pas se laisser ramener en vainqueur à son hôtel par ceux de sa compagnie. Il s'arracha des bras

de son parrain, le grand-écuyer, qui le baisait affectueusement, et alla se jeter aux genoux de Henri II :

— Sire, je n'ai que faire de ce triomphe, tout ce que je souhaite est d'être votre serviteur.

Le roi le releva, l'embrassa tendrement et lui adressa ces paroles :

— Vous avez combattu comme César et parlé comme Aristote.

La belle-mère de Jarnac attendait à Saint-

Cloud, dans le deuil et la prière, l'issue de ce combat, qu'elle prévoyait devoir lui être funeste, suivant toutes les vraisemblances. A la nouvelle de la victoire de son fils et de son champion, elle vint à Notre-Dame de Paris rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, et fit vœu de suspendre comme trophée les armes de Jarnac à la voûte de ce temple, où elles ont demeuré fort longtemps.

Le coup que Chabot avait porté par surprise à son adversaire fit donner le nom de „coup de Jarnac” aux entreprises concertées de manière à amener la chute ou la perte de quelqu'un qui ne peut les prévoir.

Z. Z. Z.

CAUSERIE.

I.

FAIRE ATTENDRE.

Voilà une habitude bien désagréable, — pour autrui! — Ce n'est ni un vice ni un défaut; pourtant, que d'ennuis, de tracas, quelquefois même d'accidents ce travers cause!

Il est des personnes qui font attendre par négligence, manque d'ordre; jamais elles ne sont exactes ni prêtes pour l'heure indiquée; elles donnent aisément un rendez-vous à heure fixe; promettent de s'occuper de telle entreprise, de s'intéresser à telle personne, mais elles oublient, ou elles n'ont pas le temps; car comme elles ont presque toujours quelque affaire en retard, elles ne se dispensent que difficilement de faire attendre.

Il y a aussi des personnes qui font attendre par calcul; chez celles-ci, ce n'est pas une habitude; il est probable qu'elles s'imaginent qu'il est de leur intérêt d'en agir de la sorte; c'est possible, dans quelques circonstances; mais, en général, c'est impoli et même égoïste.

Cependant, ne pensez-vous pas, mesdames, qu'il en est un assez grand nombre parmi nous, qui à cet égard ne sont pas exemptes de reproche? et que, soit calcul, soit négligence, il y a pas mal de femmes qui font attendre et aiment à se faire attendre?

* * *

On fait attendre une visite, peut-être parce qu'on espère se faire désirer; on fait attendre ses fournisseurs, sa couturière et sa modiste surtout, parce que l'on a employé l'argent destiné à les payer à d'autres achats; on fait attendre une pauvre ouvrière, pour qui le temps est de l'or, parce que l'on s'amuse au salon; on fait encore attendre son mari; on n'a jamais fini; on n'est jamais prête, quand il s'agit de sortir avec lui. — Pourquoi? — Parce que... je ne sais trop... parce qu'il est fait pour cela, penseront quelques-unes.

Et pourtant, ce pauvre mari, il sacrifie peut-être un temps précieux pour ses affaires, pour sa profession, afin de nous accompagner dans le monde, de nous être agréable, de nous procurer quelques distractions.

Il est vrai qu'il y a aussi, dit-on, des maris qui font attendre leurs femmes; mais cela est si rare, sans doute, que ce n'est vraiment que pour mémoire que je le mentionne ici; et encore je ne me hasarde que parce que j'espère qu'aucun d'eux ne me lira; ces messieurs ont l'épiderme sensible, je crains de les blesser; ils seraient capables d'interdire la lecture de ma pauvre causerie à leurs femmes, à leurs filles.

* * *

N'en parlons donc plus, et revenons à nous-mêmes, mesdames:

Se faire attendre pour un dîner, pour une réunion quelconque, principalement lorsque nous y avons une place marquée, est de très-mauvais goût. Plus notre position est élevée, plus nous sommes en vue, plus aussi nous devons être exactes et éviter de nous faire attendre. L'exactitude est la politesse des rois,

disent quelques-uns; je crois qu'elle doit être celle de tout le monde, et principalement des femmes. La modestie, qui doit être l'apanage de notre sexe, doit, par conséquent, nous empêcher de nous faire remarquer, de chercher à fixer sur nous l'attention.

En tout cas, cette façon d'agir me paraît maladroite; en se faisant attendre, on occasionne ordinairement de la mauvaise humeur; et les personnes qui ont à subir notre inexactitude seront plutôt mal que bien disposées à notre égard. Or, si l'on tient à se faire remarquer, il me semble qu'il serait préférable de chercher à l'être par sa politesse et son amabilité.

* * *

Faire attendre est souvent aussi le jeu de la coquetterie. On fait attendre, afin de se faire désirer, de donner plus de prix à de petites faveurs: ceci est sans conséquence, mais faire attendre, pour une chose sérieuse, une réponse négative, lorsque vous savez que jamais vous ne pourrez ou ne voudrez en donner une affirmative, c'est un jeu cruel, peu digne d'un bon cœur; dans cette circonstance, faire attendre est tout-à-fait blâmable et peut causer des désagréments sérieux, parfois même des malheurs.

Tâchons, autant que possible, de ne faire attendre personne sans raison plausible, ni dans les petites, ni dans les grandes choses. Pour les premières, qui se présentent journellement, il faut de l'ordre, de l'exactitude; pour les autres, il faut un jugement sain, un cœur loyal: efforçons-nous d'acquiescer et de posséder l'un et l'autre.

II.

SAVOIR ATTENDRE.

Savoir attendre: ceci paraîtra peut-être une contradiction à quelques unes de mes lectrices. „Comment,” me diront-elles, „attendre; mais nous évitons de faire attendre qui que ce soit; il est donc juste qu'on en agisse de même à notre égard.”

Elles n'ont pas tout-à-fait tort; mais outre que l'on doit être plus sévère pour soi-même que pour les autres, elles devront pourtant convenir aussi que parfois, malgré toute la bonne volonté possible, il est des circonstances, il survient des incidents, qui nous retardent, et en nous empêchant d'agir nous forcent en quelque sorte à faire attendre, quoique bien à regret.

Lorsque, par conséquent, nous attendons quelqu'un, ou quelque chose d'une personne, il est bon de nous en souvenir et de se dire que si nous attendons, ce n'est pas toujours la faute de cette personne, que peut-être elle déplore, autant que nous, que nous ayons à attendre.

Ensuite, il faut souvent aussi savoir attendre des choses qui dépendent, non du bon vouloir d'une personne, mais de plusieurs personnes, ou des événements, ou du cours du temps; enfin, parfois de circonstances qui ne sont nullement soumises à un pouvoir humain et qui par conséquent ne peuvent être hâtées selon nos désirs.

* * *

Souvent, pour faire le bien, pour réussir dans une entreprise, ou pour exécuter un projet, il est essentiel de savoir attendre l'instant propice, le moment favorable, et l'on échoue uniquement parce que l'on n'a pas su attendre; on se perd par trop de hâte et d'impatience. Il en est plus d'une d'entre nous, Mesdames, qui, faute d'avoir attendu, ont ainsi travaillé à leur propre malheur, ou du moins ont considérablement accru leurs chagrins.

Ici c'est une jeune fille qui, par son indocilité, l'état de révolte continuelle dans lequel elle s'engage, irrite ses parents, au lieu de les fléchir, ce qui serait à son avantage. Ailleurs, c'est une mère, qui, faute de savoir attendre l'effet du temps qui calme les passions et les sentiments, précipite l'un ou l'autre de ses enfants dans des extravagances déplorables. C'est plus fréquemment encore une femme, qui, ne sachant

pas attendre, tracasse son mari, pour obtenir des plaisirs, des toilettes, un luxe que les moyens de celui-ci ne lui permettent pas de lui procurer; ou bien, ce qui est plus grave, c'est une femme délaissée, ou croyant l'être, qui ne sait pas attendre l'heure où, soit le repentir, soit quelque autre sentiment, ramènera l'infidèle; qui brusquant ou provoquant une séparation toujours fatale, ferme pour l'avenir la porte à tout retour, à toute réconciliation possible.

* * *

Mais ce qu'il faut surtout et avant toute chose savoir attendre, c'est la réalisation du bonheur rêvé... Nulle d'entre nous, chères lectrices, ne sait ce qui lui est destiné; elle espère, elle ne sait quand elle obtiendra ce qu'elle désire; il lui semble parfois que l'avenir est fermé pour elle. Mais, quoi qu'il en soit, elle doit savoir attendre; attendre l'instant favorable, l'heure marquée par la Providence; attendre en vain s'il le faut; se souvenir que le bonheur n'est pas toujours là où nous croyons le rencontrer; qu'il ne peut subsister en dehors de la voie du devoir, et que „tout vient à point à qui sait attendre.”

HORTENSE X.

BEAUX-ARTS.

LES VITRAUX COLORIÉS DU MOYEN-ÂGE.

L'usage des vitraux historiés ne remonte pas fort loin; dès une haute antiquité, on savait, il est vrai, former des mosaïques avec des fragments de verres colorés; le Christianisme, sorti des catacombes, appropria au culte du dieu vainqueur les ressources et souvent les œuvres de l'art païen; et nous trouvons en effet ces mosaïques en verre dans plusieurs anciennes églises grecques et latines, entre autres dans celle de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, dans Sainte-Sophie à Constantinople, dans la grande église de Notre-Dame à Bethléem.

Mais former avec le verre, au lieu de simples mosaïques, des dessins, des figures et des tableaux compliqués, c'est un secret qui ne remonte qu'au XII^e siècle de notre ère, suivant l'opinion commune, et qui fut pratiqué d'abord en France. L'art du verrier, fort imparfait dans ses premiers essais, suivit les progrès de la peinture et atteignit son apogée au XVI^e siècle.

* * *

Les verrières sont pour ainsi dire les seuls tableaux d'histoire qui nous soient restés du moyen-âge.

C'est là qu'il se meut vivant et dramatique, avec ses attitudes variées et ses costumes pittoresques; c'est là qu'il faut lire les traditions qui l'enchantaient: légendes merveilleuses que le pauvre disait pour consoler sa vie, qui trouvaient aussi au large foyer du château un auditoire plein de foi, que la mère murmurait tout bas près du berceau de son nouveau-né, qui se répétaient de village en village dans les refrains mélancoliques du pèlerin.

Elle nous a dit un long adieu, cette naïve poésie de nos pères, effrayée du rire moqueur et de la négation superbe de notre époque. Elle nous a dit adieu; mais il nous est resté quelques pages écrites de sa main sur nos vitraux historiés. C'est là son livre à elle; comme elle, plein de charmes, étincelant d'un éclat magique, mais qu'un choc peut briser.

* * *

Les vitraux n'étaient donc point seulement destinés à décorer la maison de Dieu; sans doute ils formaient une de ses plus belles parures, et le temple, étincelant de mille couleurs, semblait réaliser les paroles du psalmiste qui chante les magnificences de la Jérusalem céleste: „Les portes de Jérusalem seront de saphir et d'émeraude, et les murailles de pierres précieuses.” Cependant l'église avait voulu que ce luxe ne fût point un luxe stérile et sans fruit pour les fidèles.

Les vitraux retraçant les histoires et les leçons de l'ancien et du nouveau Testament, les miracles des saints, les hauts faits des preux, redisant aux yeux du peuple chrétien les paroles du prêtre et parfois le chant des ménestrels, devenaient un livre toujours ouvert à la curiosité et à l'intelligence de la foule.

C'étaient des feuillets de la Bible et de l'Évangile, commentés par la poétique imagination de ces temps, et se mêlant aux annales féériques de la chevalerie, et aux récits de la tradition locale.

Tout autre livre demeurait scellé pour l'ignorance du pauvre serf et du baron grossier, qui ne savait signer qu'en traçant une croix avec la pointe de son épée. L'Église s'accommodait à la grossièreté de ces mœurs, pour les façonner et les polir. Elle sollicitait les regards par un attrait innocent, afin de rendre ses leçons plus populaires et mieux goûtées, et le charme des peintures, aussi bien que la pompe de toutes ses cérémonies, ne s'emparaient des yeux et de l'imagination que pour arriver au cœur et à l'intelligence.

* *

Que si l'on révoque en doute ces vues d'utilité morale et démocratique qui guidaient le christianisme jusque dans l'emploi des plus fragiles objets de son culte, l'inscription : „Sanctæ plebi Dei,” qui se lit sur plusieurs verrières, coïncide d'une façon irrécusable ce que j'ai dit à cet égard, et indique formellement la consécration des magnificences chrétiennes au peuple en même temps qu'à la divinité.

Aussi, ces vitraux historiés, qui ne nous intéressent maintenant que comme objets d'art, avaient pour nos aïeux un tout autre sens et un charme indicible. Ils les contemplaient pieusement pendant de longues heures, comme on lit un hymne à la gloire nationale ou une prière à Dieu.

L'historien de la première croisade raconte que Godefroy de Bouillon était un héros parfait. D'un coup de sabre il pourfendait un cavalier de chef en selle ou décollait un chameau. Il était aimé de ses serviteurs, lesquels ne lui reprochaient qu'un seul défaut : c'était d'oublier l'heure du repas lorsqu'il était dans les églises à regarder les beaux vitraux. Il fallait chaque fois aller l'y chercher.

* *

Un grand nombre de verrières représentent les corporations d'ouvriers, chacune avec les attributs de son métier et l'image du saint dont elle invoque le patronage.

Chaque corporation avait d'ordinaire une chapelle spéciale confiée à sa dévotion, et lieu de ses réunions solennelles.

Or donc, au jour de la fête patronale, les artisans, bannière au vent, précédés de la croix, en chantant les litanies de la Vierge, s'en venaient prier ensemble à la chapelle de l'association. Les insignes et les produits de leur profession étaient déposés devant l'autel comme un hommage à Dieu, qui a commandé le travail, et au saint, dont l'exemple encourageait et sanctifiait le leur.

Parfois une belle verrière, offrande commune de leur piété, se dressait aux murs de l'église, rivale de celles offertes par les princes et les riches, et l'artisan les montrait à ses fils en leur apprenant à louer l'éternel qui avait béni ses labeurs. Le pauvre lui-même, qui n'avait rien que sa misère et ses larmes pour holocauste, le pauvre à qui Dieu n'a donné que la pauvreté pour lui être offerte en sacrifice, le pauvre, lui aussi, trouvait sur les vitraux de l'église son blason et ses armoiries.

Ainsi nous voyons, dans les compositions sur verre, qui décorent les anciens édifices religieux, la traduction populaire des enseignements du christianisme, un but d'éducation. Quant aux sujets de ces compositions, la plupart se retrouvent en tous pays, mais d'autres sont particuliers à certaines contrées; on peut même dire que chaque province y faisait représenter ses légendes.

M.

UNE MYSTIFICATION DE RICHARD WAGNER.

Un modeste déjeuner réunissait dans un salon de l'hôtel de „la Cour de Russie,” à Weimar, une petite société composée de quatre messieurs et d'une dame.

L'aîné de la réunion était un homme maigre, aux traits fortement accentués et dont la figure était encadrée de longs cheveux gris.

C'était le célèbre pianiste François Liszt.

A sa droite se tenait un homme petit et trapu, dont la tête ressemblait à une tête d'empereur coulée en bronze.

C'était Richard Wagner.

A côté de lui était assise Cosima, l'ex-femme de Bulow, la fille de Liszt, unie à Richard Wagner. C'était une dame d'une haute stature, dont les traits, sans être beaux, étaient intéressants et dont les yeux étaient pleins d'expression.

Les deux autres messieurs étaient, l'un un élève de Liszt et l'autre un admirateur enthousiaste de Wagner : nous l'appellerons le docteur S.

* *

L'autocrate de la musique de l'avenir entama son thème de prédilection; il s'attaqua comme d'ordinaire aux malheureux journalistes qui, ma foi, ne s'en portent ni plus ni moins mal. . . .

Liszt était d'un avis contraire.

— Je n'ai aucune condescendance pour les journalistes, répliqua Wagner, je n'en ai que faire, je n'entends pas qu'ils écrivent quoique ce soit sur mon compte; ils n'y entendent rien.

— Je ne suis pas aussi acharné que vous contre eux, répartit Liszt. J'en ai même prié un d'avoir soin de ma renommée quand je ne serai plus. Je lui donnerai toutes les notes qui me concernent personnellement, ainsi que celles qui ont trait à mes compositions, et après mon décès on lui paiera 40,000 florins, qui lui serviront à parcourir tout le Continent, l'Angleterre et l'Amérique, pour y recueillir tout ce qui a été publié sur mon compte. De cette façon, je suis sûr de passer à la postérité comme je l'entends.

— J'en ai agi tout autrement! s'écria Richard Wagner. Je suis moi-même mon biographe, je pense m'acquitter de cette tâche mieux que tout autre. J'ai écrit une autobiographie, contenant tout ce qui me concerne; la postérité pourra y étudier et y apprendre à connaître ce que j'étais, ce que je voulais.

— Où est cette biographie? demanda Liszt.

— J'en ai fait tirer naguère quatorze exemplaires, qui sont dans ma propriété à Bayreuth. Je rumine, en ce moment, comment il faudra faire pour les mettre à l'abri des voleurs et du feu. Je me propose de les remettre au greffe d'un tribunal quelconque.

* *

Quelques mois après, Wagner, accompagné de sa femme, faisait une tournée dans le nord de l'Allemagne.

A Cologne, il avisa dans la salle le docteur S. un crayon à la main :

— Ah! vous vous êtes fait journaliste! s'écria-t-il avec colère. Vous prenez des notes.

— Oui, balbutia le docteur S., tout interdit. Je note chaque parole qui tombe de vos lèvres; elles sont la manne de mon esprit. . . Maître, avez-vous déjà disposé des quatorze exemplaires de votre autobiographie? ajouta le docteur.

— Non, dit Wagner, d'un ton qui devait enlever tout espoir au questionneur.

Le docteur S. s'en retourna le lendemain chez lui, mais il n'eut garde d'oublier l'autobiographie de Wagner.

Il écrivit donc à un ami à Bayreuth de lui télégraphier dès que Wagner serait de retour dans cette ville, et attendit cette dépêche avec une impatience de plus en plus fiévreuse.

* *

Enfin, l'après-midi d'un beau dimanche de décembre, le facteur du bureau télégraphique apporta la prose laconique tant désirée, et reçut pour sa peine un bel et bon florin.

Le soir même, le docteur S. partit à toute vapeur pour Hof, près de Bayreuth. Il avait eu soin, de se munir d'un coffre-fort, et, arrivé dans le cabinet de travail de Wagner, il l'aborda en ces termes, tout en saluant jusqu'à terre :

— Maître, je suis accouru, ayant toujours quelque espoir que vous me jugerez digne du bonheur de conserver un exemplaire de votre autobiographie. J'ai amené, à cet effet, un coffre-fort en fer à l'épreuve du feu et des effractions, pour pouvoir y enfermer et y garder le précieux exemplaire, qui y restera jusqu'à ce que le maître le redemande.

Wagner tira de sa poche son mouchoir de soie rouge, le tint quelques minutes sur sa figure, puis alla, sans mot dire, dans la pièce à côté, et en revint aussitôt et tout aussi silencieusement qu'il y était entré, portant un objet ressemblant à un livre emballé dans une toile d'emballage.

Ses traits étaient empreints d'une gravité solennelle, et chacun de ses mouvements était sérieux et compassé.

Une jolie soubrette suivait avec une bougie, un bâton de cire à cacheter et un énorme cachet.

* *

Un silence religieux régnait dans l'appartement pendant que Wagner, avec une dignité imposante, apposait un cachet après l'autre sur la toile grossière. Sous le cachet, il mit un ruban blanc, long de trente centimètres, au bout duquel il apposa également un grand cachet. Après en avoir mis sept, il confia le paquet au docteur S.

— Voici, dit Wagner d'une voix solennelle, je vous remets le livre scellé de sept cachets. Gardez-le saintement, conservez-le plus précieusement que votre vie; je vous en demanderai compte au jour du Jugement Dernier.

Puis le paquet fut déposé cérémonieusement dans les profondeurs du coffre-fort. Le docteur S. se hâta de regagner le chemin de fer. Toute la nuit il fut en route, et le matin il arriva à Leipzig.

Sa première préoccupation fut d'aller trouver un éditeur.

— As-tu fait le coup de filet? demanda celui-là, avec une curiosité avide.

— Oui, je l'ai fait, répliqua le docteur S., et je pense que nous ne publierons pas l'œuvre, à moins de sept thalers l'exemplaire.

Le paquet fut ouvert avec une rapidité nerveuse et. . . . il s'y trouvait : „Pierre l'Ébouriffé,” un livre d'images lacéré, maculé, qui avait appartenu à Siegfried, le petit garçon de Richard Wagner! . . .

A. W.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 104.)

V.

Voltri est une petite ville de dix à onze mille habitants, entourée d'élégantes villas dont plusieurs sont habitées par des familles étrangères, principalement des familles anglaises, qui désirent échapper aux milieux où se réunissent d'ordinaire en Italie les membres de cette nation.

Pourtant parmi ces villas, il en était une qui faisait exception sous tous les rapports. Elle n'était occupée que par des personnes parlant exclusivement le français et vivant tout-à-fait isolées.

C'est là que nous devons pénétrer.

Dans un petit salon élégamment meublé, est assise, près d'une fenêtre, donnant sur un parterre émaillé de fleurs, une dame de soixante-cinq ans environ, dans laquelle ceux qui l'avaient connue jadis auraient, malgré les ravages du temps, pu facilement reconnaître les traits fins et doux de M^{me} Cornélie de Vaudrez.

Elle tenait un livre à la main, mais ses regards parcouraient vaguement l'espace qui s'étendait devant elle, et il était visible qu'en ce moment de sérieuses préoccupations absorbaient son esprit.

En effet, comme la pendule sonnait cinq heures, elle murmura :

— Parti depuis le matin, et pas rentré encore, quoiqu'il me sache seule et que je lui aie recommandé de rester dehors le moins possible!

En disant cela, elle soupirait profondément.

Elle reprit :

— La situation n'est plus tenable.... Je suis venue ici pour ma santé et je me porte plus mal qu'auparavant, à cause de l'irritation qu'il m'occasionne sans cesse. Il a conscience pourtant de la peine qu'il me cause. S'il m'aimait, il ne s'absenterait pas si souvent et si longtemps. Et pourquoi? Pour faire de longues et solitaires promenades qui ne peuvent qu'accroître sa mélancolie....

— Mais le voilà! ajouta-t-elle, pendant que sa physionomie avait, de l'expression de la tristesse, passé soudain à celle de la joie.

Un jeune homme à la taille élancée venait de franchir la porte grillée du jardin qui s'étendait devant l'habitation.

Celui qui avait connu, vingt ans auparavant, le comte de Rouge-Cloître, eût retrouvé en ce jeune homme le portrait vivant de l'époux infortuné de Henriette Sassor, et n'eût pas douté un instant qu'il ne fût son fils.

C'était, en effet, ce René que nous avons quitté au berceau, après la mort tragique et mystérieuse de sa mère et la maladie mentale de son père.

— Mon ami, dit la vieille dame avec un ton de reproche, tu m'as encore rendue bien inquiète.... Je t'ai attendu pour déjeuner, et voilà que tu es en retard d'une heure pour le dîner!

— Chère tante, dit René en embrassant M^{me} de Vaudrez au front, je te prie de me pardonner. Tu sais que j'attends depuis hier mon ami Albert Lussault, dont je connais l'exactitude en toute chose; il n'est pas venu, il ne m'a averti de rien, et cela me préoccupe.... Je suis allé quatre fois à la station; j'ai fait télégraphier à Nice, et pas de réponse! Un garde-train m'a dit qu'il y avait eu hier un déraillement aux environs de Borghetto. Il n'y a pas eu de cas de mort, mais des voyageurs ont été blessés plus ou moins grièvement, et je crains bien qu'Albert ne soit du nombre. Aussi, s'il n'arrive pas ce soir, me mettrai-je demain matin à sa recherche.

— Allons, ce que tu viens de me dire là te justifie, fit la vieille dame; maintenant, dînons.

Pendant qu'ils étaient à table, le jeune homme s'écria tout-à-coup :

— A propos! j'ai rencontré notre voisin lord Cliffoding, suivi de la moitié de ses enfants, c'est-à-dire une demi-douzaine.... Pendant que je causais avec lui, est arrivée leur gouvernante, une fort jolie personne portant un nom qui m'a vivement frappé, car il figure au bas de plusieurs lettres adressées à ma pauvre mère, et que renfermait le paquet que tu m'as remis un jour.

— Quel est ce nom, mon enfant?

— Celui d'une de ses amies d'enfance, M^{me} Mallet. L'institutrice en question s'appelle Clémentine Mallet.

— Et cela t'a frappé? C'est un nom si commun pourtant.

— Oui, mais une de ces lettres renfermait une petite photographie, très-effacée, il est vrai, et je trouve une ressemblance!... Puis, elle a eu l'air d'être très-saisie à ma vue, et elle m'a regardé avec une curiosité tout-à-fait extraordinaire.

— Et tu t'es préoccupé de ces circonstances, probablement imaginaires?

— Oui, involontairement... Si c'était la fille de l'amie de ma mère, ou une proche parente!

— Eh bien?... Vraiment, René, tu es toujours le même, te tournant sans cesse vers ce triste passé... Plût au Ciel que tu ne l'eusses jamais connu!

IV.

Ils en étaient là quand le domestique, qui servait à table et qui venait de sortir, rentra



LA CULTURE ARTIFICIELLE DU CHAMPIGNON.

en disant :

— Monsieur le comte, il y a au salon un jeune homme qui désire vous parler.

— Dieu soit béni, c'est bien sûr Albert! s'écria René, en s'élançant au dehors.

Peu après, il rentra et présentait à sa tante son ami, encore pâle et défait.

Après s'être attablé, Albert raconta l'accident qui lui était arrivé, puis s'étendit longuement sur la rencontre qu'il avait faite d'une cousine qui, sans le connaître, était restée auprès de lui pour le soigner, pendant qu'il avait perdu l'usage de ses sens et paraissait dans une situation pouvant faire craindre pour ses jours.

— Mais c'est tout-à-fait romanesque ce que tu me racontes là! exclama le jeune comte. Et comment cette cousine se trouve-t-elle en Italie? Qu'est-elle devenue?

— Elle est la gouvernante de la fille d'une comtesse de Juvisy, qui est installée momentanément à Nice. Se trouvant libre pour quelques jours, elle en a profité pour faire visite à une ancienne camarade de pension, qui est aussi institutrice dans cette ville.

— Ah! et chez qui? demanda René.

— Chez un Anglais appelé Cliffoding.

— Mais nous connaissons très-bien cet Anglais, dit M^{me} de Vaudrez.

— Oui, ajouta René, et il n'y a pas deux

heures que j'ai rencontré l'amie de ta cousine. Sais-tu comment elle s'appelle?

— Ernestine m'a dit son nom: Clémentine Mallet.

— Ne t'a-t-elle rien appris concernant son lieu d'origine?

— Si fait, elle est Belge... née dans la ville de H...

— Grand Dieu! exclama René, je ne m'étais donc pas trompé; c'est elle!

— Comment! tu la connaissais?

— Non, mais sa mère a dû être intimement liée avec la mienne, répondit le jeune homme d'un ton ému.

— Tu me parlais de rencontre romanesque, mon cher comte, celle-ci en est une également.

M^{me} de Vaudrez semblait vivement contrariée du cours que prenait la conversation, et elle fit tous ses efforts pour lui donner une autre direction. Elle y parvint, mais, le dîner fini, elle parut éprouver une espèce d'anxiété quand elle entendit René dire à son ami :

— J'ai besoin d'air, sortons. J'ai promis à lord Cliffoding une visite; je vais la lui faire. Je te présenterai, et toi, tu me présenteras à ta cousine, à laquelle tu m'as intéressé par ce beau trait de dévouement que tu viens de raconter.

La vieille dame voulut faire une objection, mais elle réfléchit que cette visite qui la contrariait était inévitable, et elle s'y résigna.

Les deux jeunes gens s'acheminèrent donc vers la demeure de l'Anglais. La famille était encore à table. Le comte et son ami furent accueillis par Milord et par Milady avec une grande politesse. Mais quelle fut leur déception en ne voyant pas celles pour lesquelles ils venaient en réalité.

L'explication du fait était pourtant fort simple : la gouvernante avait demandé à être servie en particulier avec son amie, pendant les quelques jours que celle-ci passerait auprès d'elle.

Le dîner fini, le maître de la maison proposa de faire un tour de jardin.

En passant auprès d'une tonnelle, René et Albert y virent installées les deux jeunes filles qu'ils cherchaient; mais comment

se détacher des Anglais pour leur parler?

Albert resta en arrière et parvint à glisser quelques mots à l'oreille de sa cousine. Celle-ci dit à son amie :

— Monsieur le comte de Rouge-Cloître désire te parler.

La gouvernante parut visiblement troublée.

— Quoi, dit-elle, saurait-il... Oui, car sans cela, que pourrait-il me vouloir?

— Ah! tu m'intrigues, interrompit Ernestine. Ces mots: „saurait-il...” Explique-les nous....

— Je ne puis rester plus longtemps avec vous sans être impoli, interrompit Albert; voilà que René et son lord se retournent, me cherchent des yeux. Eh bien, quand pourrions-nous nous voir en particulier?

Les jeunes filles se consultèrent.

— La situation est fort délicate pour moi ici, dit la gouvernante; cependant M. Albert, en sa qualité de cousin d'Ernestine, peut venir lui faire visite. Quant à M. le comte, s'il l'accompagne, peut-être parviendra-t-il à avoir avec moi l'entretien secret qu'il désire....

— Et que tu n'es pas, je pense, sans désirer aussi, ajouta Ernestine Oudon.

M^{lle} Clémentine Mallet ne répondit pas, mais tout annonçait en elle une vive émotion.

(A continuer.)